

de feu Sir Etienne P. Taché, à propos du dévouement des canadiens-français à la couronne anglaise.

L'Hon. M. Langevin prit à partie M. McDougall, qui avait dit et fait publier que le ministre des Travaux Publics avait encouragé l'insurrection du Nord-Ouest, soit par lui-même ou par son frère Sa Grandeur l'Evêque de Rimouski. La défense de M. McDougall fut pitoyable au suprême degré et il passa un très mauvais quart d'heure aux mains de M. Langevin, qui établit victorieusement que le député de Lanark s'était prêté à la circulation de calomnies tout simplement absurdes. M. Langevin parle peu souvent, trop rarement; mais chaque fois qu'il prend la parole, il le fait avec à propos, habilement et efficacement. C'est un homme d'étude, de logique et dont tous les coups portent.

Après quelques autres discours d'importance secondaire, les derniers paragraphes de l'adresse furent adoptés sans que l'opposition osât demander un vote.

La séance de mercredi fut à peu près nulle, à part un incident survenu à propos des paroles que M. Hincks avait prêtées à M. John Young, de Montréal, sur l'indépendance et l'annexion.

J. A. MOUSSEAU.

Montréal 22 Février 1870.

A MM. les Rédacteurs de *L'Opinion Publique*.

Messieurs,
Mon ami Riel m'a fait parvenir une autre lettre. Je vous en donne communication. On y remarque le même ton familier, le même abandon. Nulle autre prétention que celle de faire connaître la vérité. Vos lecteurs lui pardonneront le décousu et le débouloché de son style, quand je leur dirai que cette lettre a été écrite au camp par le général, une épée dans une main et peut-être un pistolet dans l'autre.

Je suis, Messieurs,
Votre tout dévoué,

SIMÉON SÉRIEUX.

Département de la Guerre et de la Marine
de la Puissance du Nord-Ouest.

Mon bon ami,
Vous savez, ou peut-être que vous ignorez, que notre territoire est inondé de *Manitous* depuis le jour que Son Excellence Sir William McDougall s'est montré à la frontière de cette terre promise. Nous ne pouvions nous expliquer le but que ces braves gens se sont proposé en venant se fixer au milieu de nous. Ce mystère nous a été dévoilé par un des leurs, un vrai maître es-jonglerie. Il paraît donc que Son Excellence a régné, il y a quelques années, sur les Isles Manitoulines, patrie de ces émigrants. Il était adoré de ses sujets qu'il gouvernait en bon père de famille, au nom de Sa Majesté la Reine de la Grande Bretagne et d'Irlande, qui elle aussi avait à cœur de faire le bonheur de ce peuple qu'elle connaissait très bien pour l'avoir souvent vu et visité. Quand Sir McDougall a dû faire le sacrifice de se séparer de ces braves *Manitous*, ces derniers versèrent d'abondantes larmes; ils ne pouvaient se consoler de son départ. Ils se réunirent, lui donnèrent un dîner somptueux et après avoir bu ou mangé les *toasts* d'usage en pareille circonstance, jurèrent tous de le suivre partout où il serait gouverneur. Comme il est parti d'ici et que ces pauvres gens ne savent où le trouver, ils sont obligés de demeurer parmi nous, mais ils espèrent que bientôt il plaira à Sir John, Sir George et Sir Francis, de lui donner le gouvernement du comté de Lanark. Dans ce cas ils s'y transporteront. Sir William pourra les utiliser comme voteurs, libres et indépendants électeurs. Quant à nous, nous les remercierons: ce sont d'inépuisables défricheurs, d'excellents colons.

Notre population augmente rapidement. Vingt mille Jésuites viennent de se joindre à nous. Et ils n'arrivent pas de Pontoise ni de Cork. Non, ils sont d'Espagne où ils possèdent de nombreux châteaux. M. Prim, dictateur démocratique de ce pays, en l'absence de la Reine Isabelle, voulant les débarrasser de tous les soucis de l'enseignement et de la prédication, a daigné leur ouvrir les portes de ces châteaux, vrais prisons où la tyrannie Bourbonnienne les laissait languir. Il leur a rendu la liberté et s'est chargé lui-même de l'administration de leurs biens, pendant le congé indéfini qu'il leur a accordé et cela pour le plus grand bonheur du peuple. On dit que ces intriguants émissaires de la curie romaine sont toujours les premiers à profiter des bienfaits des gouvernements libéraux. C'est dans ce dessein probablement qu'ils sont venus dans ce pays où notre Président, à l'exemple de l'Impératrice Catherine de Russie, et Frédéric le Grand de Prusse, vient de leur confier l'enseignement de toute la paroisse. Ils ont déjà plusieurs collèges, Eglises, Noviciats et même un collège pour les nobles. Ils jouissent ici d'un grand crédit. Ils s'occupent de tout, même de choses extra-spirituelles. Nous ne faisons rien sans les consulter. Ce sont eux qui rédigent nos projets de lois, donnent nos instructions à nos ambassadeurs et dressent nos plans de campagne. Vous voyez donc que vos journaux le *Witness*, le *Globe* et les dépêches télégraphiques dont vous m'avez parlé n'ont rien exagéré en proclamant que la Puissance du Nord-Ouest est tout-à-fait sous le contrôle des Jésuites.

Nous espérons cependant que ces nouveaux colons ne feront pas plus de mal ici qu'ils en ont déjà fait au Canada, au Paraguay, au Japon et dans le Céleste Empire. Ils s'attendent à voir arriver bientôt leur Général, Mgr. Taché, que le Pape envoie de Rome, afin de prendre possession complète de ces régions. Ce Général, ou ce légat Papal, est un de nos compatriotes qui goûte les délices de ce pays depuis plus de vingt ans. Il s'est amusé à apprendre toutes les langues des sauvages, à faire de longues excursions tant en hiver qu'en été, dans le but de soumettre au joug de Rome et de la domination française, *French Ascendancy*, tous les habitants de ce royaume. Ce chef Jésuite est beaucoup aimé ici: Nos gens se préparent à le recevoir en triomphe.

J'ai entendu dire souvent que si le gouvernement d'Ottawa se fut adressé à ce Talleyrand du Pape, il aurait pu lui rendre beaucoup de services, plus que tous les hommes d'Etat et les grands Capitaines que vous nous avez expédiés.

Inutile de vous dire que cette erreur de jugement ou d'aveuglement de la part de vos Ministres a fait notre affaire.

Quos deus vult perdere prius dementat.

J'aurais beaucoup d'autres choses à vous dire: Mais je suis pressé: J'ai une audience à donner à l'Ambassadeur des Mormons qui vient nous proposer un traité de réciprocité et d'alliance offensive et défensive. Il a déjà eu une entrevue avec Sir J. B. Brouse, à propos de la polygamie, ou droit pour chaque homme raisonnable d'avoir sous son toit, en même temps, plusieurs femmes ou épouses, afin que la paix et l'harmonie soient plus parfaites au sein de la famille de cet heureux mari et père, suivant les circonstances. Ce Diplomate désire que nous établissions par acte du Parlement cet usage ou *institution*, comme les yankees, dans toute l'étendue de notre confédération. Notre Président pense qu'une loi ou proclamation à cet effet n'est pas nécessaire. Moi je pense parcellément; les bourgeois et commis de l'honorable compagnie sont tout-à-fait de notre avis.

N'oubliez pas, mon cher Siméon, de me tenir au courant de tous les faits et gestes du Gouvernement d'Ottawa.

Croyez moi toujours,

Vous dévoué ami,

RIEL.

Généralissime de toutes les forces de terre et de mer de la Confédération du Nord-Ouest.

SIMÉON SÉRIEUX, ECR.,
Montréal.

LE DÉPUTÉ MALGRÉ LUI.

NOUVELLE.

Suite.

IV

A partir de ce moment, Gégouniol tombait de surprises en surprises. Il ne pouvait ouvrir un journal sans y lire des plaisanteries d'un goût plus ou moins pur attribué à un héros du pays latin. Ce héros, désigné d'abord par un G. devient bientôt Célestin G. puis Célestin Gégouniol en toutes lettres. On le donnait pour un original qui jouait les naïfs à ravir. Les nouveaux amis de Célestin l'admiraient de confiance. Les anciens prétendaient avoir prévu depuis longtemps ce qui arrivait, si bien qu'il ne tarda pas à acquérir une célébrité comparable à celle de notre contemporain Pipe-en-Bois.

C'est l'œuvre du damné photographe, s'écria-t-il; cependant il se résignait à cette célébrité malsaine, quand on vint lui dire qu'il était désigné comme le chef du mouvement démagogique qui agitait alors la jeunesse de nos écoles. Cette nouvelle le troubla au dernier point; mais ce n'était rien encore. Un soir, il rencontra une bande de messieurs en blouse qui chantaient faux; il alla plus loin et se trouva au milieu d'un rassemblement; il avisa un grand gaillard en redingote boutonnée et lui demanda fort poliment de quoi il s'agissait. Le grand gaillard le saisit à la gorge. Célestin voulut s'enfuir; une nuée de sergents de ville accourut; il reçut une archivolée, comme dirait de nos jours M. Gagne, et fut conduit dans un vaste établissement mal aéré où on le logea sans luxe, mais gratis.

Célestin se demanda pendant quelques mois ce qui lui valait une pareille mésaventure. Un matin, on vint le chercher; on lui fit traverser un grand nombre de salles où se trouvait une foule qui l'accablait. Il entra bientôt dans une salle moins vaste, y retrouva la même foule sympathique et se vit en présence de la justice de son pays, ce qui lui mit la joie au cœur.

Je suis témoin, dit-il, dans une affaire de détention arbitraire et illégale. Il se préparait à faire sa déposition avec le calme et la modération d'un homme supérieur, quand M. le président lui ordonna de se taire et lui apprit qu'il était condamné à six mois de prison pour outrages et sévices envers des agents de la force publique.

On le reconduisit en lieu sûr; il enragea pendant quelque temps, fut amnistié, et revint à son domicile. Deux lettres l'attendaient, l'une de son père, l'autre de Caroline. Son père le traitait de buveur de sang et lui donnait sa malédiction; Caroline lui exprimait les chagrins qu'elle éprouvait de sa conduite.

V

Célestin se livrait dans sa chambre à de tristes réflexions quand il vit entrer le photographe.

—Cher ami, dit Colodion-le-Chevelu, je viens vous apporter mes félicitations et chercher vos remerciements.

—Mes remerciements?

—Sans doute! Je savais que vous passiez au quartier Latin pour un petit buveur de sang. Le jour de la grande manifestation dont j'ai oublié le motif, je vous ai désigné au bras séculier, mais aussi demandez-moi ce que vous voudrez. Voulez-vous être mon associé? Voulez-vous être mon gendre?

Célestin s'était jeté au cou du photographe pour l'étrangler. A ces mots, l'embrassa et lui demanda la main de Georgette.

—C'est entendu, dit le photographe, mais ne perdons pas de temps: vite du papier, une plume, de l'encre, et écrivez-moi une bonne philippique contre la magistrature.

—Oh! pour cela, de grand cœur, dit Célestin.

Et comme il était vraiment indigné et ne cherchait pas ses phrases, il composa un morceau bien supérieur à ceux que l'on compose ordinairement dans ce genre.

—Il y a quelques mots de français de votre pays, dit le photographe, mais c'est l'affaire du correcteur.

Et il emporta la prose de Célestin, qui parut le jour même dans les journaux avec un succès immense.

Le lendemain les photographies de Célestin se vendaient un prix fou.

—C'est charmant, dit-il à son futur beau-père; mais j'ai toujours sur le cœur les coups de pied des sergents de ville et les quelques mois de prison que vous me valez.

—Ingrat! dit le photographe, quand la gloire vous sourit, quand je puis offrir à Georgette une dot princière, rien qu'en vendant votre médiocre profil!

—Vraiment?

—Sans doute; mais il ne faut pas s'arrêter en si beau chemin: il s'agit maintenant de devenir un des premiers publicistes de la petite presse.

—Y pensez-vous? mais je n'ai ni génie, ni talent.

—Tant mieux; le talent absorbe et le génie empêche, ni l'un ni l'autre ne vous laisseraient le loisir de surveiller votre popularité.

Et Colodion-le-Chevelu déroula l'interminable kyrielle des grands hommes de ce temps là qui devaient leur réputation à des causes tout à fait étrangères au génie et au talent.

—Pour clore cette liste, continua-t-il, parlons de ce grand patriote qui, après avoir donné assez à propos quelques jolis coups d'épingle, s'est armé d'un poignard dont il s'est

servi que pour s'éventrer. Cela l'empêchera-t-il d'être proclamé homme d'Etat quand il devra être trop heureux de se contenter du titre d'homme d'esprit.

—Mais encore, faut-il? répliqua Célestin.

—Il faut tout simplement courir certains lieux où règne un certain esprit. Vous avez un manque d'originalité bien précieux... Votre nature est assez impressionnable, vous attrapez l'esprit du jour comme on attrape un rhume de cerveau; et vous éternuez, sans y faire attention, une foule de plaisanteries à la mode. Surtout, n'oubliez pas le chapitre des grands de la terre. Insistez beaucoup sur les infirmités physiques et morales dont ils ne sont pas plus exempts que les autres. Votre public sera flatté de cette attention; il aime à lire ces choses-là, comme les balayuses des rues aiment à voir de la boue sur une robe de velours. En tout cas, je serai là pour vous assister.

Gégouniol suivit ce conseil, accepta l'aide du photographe et s'en trouva bien. Ses photographies n'avaient plus de prix. Parmi les lettres de félicitations qu'il recevait, il en lut une de son père et une de Caroline: ces deux lettres étaient fort tendres. Gégouniol fut grand et généreux; il oublia les lettres précédentes et répondit par quelques lignes affectueuses.

Vous voilà grand publiciste, mon cher, dit le philosophe, mais cela ne suffit pas: il faut devenir orateur; allez éclipser tout le monde dans les réunions publiques.

—Moi, s'écria Célestin; mais cher beau-père, j'ai voulu improviser un discours dans un repas de famille et je me suis trouvé mal...

—Vous êtes moins jeune aujourd'hui; du reste, soyez tranquille, on fait si grand tapage dans ces fêtes de l'intelligence, que si vous récitiez le *Pater*, on ne s'en apercevrait pas.

Célestin se fit donc inscrire pour parler contre le mariage, espérant bien, grâce au retentissement énorme que devait avoir son discours, obtenir définitivement la main de Georgette.

Le grand jour venu, Célestin se sentit intimidé. Pour se donner du courage, il dina dans un des meilleurs restaurants de Paris, se fit servir un potage à la bisque, des hors-d'œuvre anglais, deux perdreaux truffés, une salade russe, une crôte au madère et du vieux Roquefort; il but avec cela deux bouteilles de chambertin, deux bouteilles de moët rose, quelques tasses de café et une incommensurable quantité de petits verres de chartreuse.

En se rendant à la réunion, il riait sans savoir pourquoi ou pleurait à chaudes larmes en pensant au supplice de Damiens. Il monta à la tribune et dit d'une voix muée: Citoyens, la patrie est en danger, et je suis bien malade! Suivit un discours de nature à entamer sa réputation, mais dont fort heureusement on n'entendait pas un mot, grâce aux cris d'amoureux, aux imitations de langues étrangères, aux sifflets et aux applaudissements qui éclataient de toutes parts.

Qu'il n'ait pas entendu. C'était un homme d'esprit fourvoyé en pareil lieu. Il disait de si bonnes choses qu'on l'écoutait presque, quand Gégouniol, se levant brusquement, déclara que l'honorable préopinant était ivre mort. Le public applaudit; on hua le pauvre orateur, qui voulut protester; mais un monsieur en blouse, qui faisait beaucoup de bruit au fond de la salle, l'appela jésuite et lui jeta son soulier à la tête. Le commissaire leva la séance: Les sergents de ville accoururent; on les battit; la troupe arriva; les tapageurs se dispersèrent et l'on mena au violon une demi-douzaine de provinciaux qui se croyaient devant un café-concert.

Une autre fois Gégouniol, présidant une réunion, et s'étant encore donné du courage, répondit par un geste très cavalier à un avertissement du commissaire.

Cette petite espièglerie ne nuit point à son prestige, on la trouva charmante, et le plus grand poète du temps prétendit que Célestin avait complété Mirabeau par Rabelais.

VI.

Alors Célestin redemanda la main de Georgette.

—Il s'agit bien de cela, lui répartit le photographe. Mettez-vous-là et écrivez un livre.

—Un livre... sur quoi?

—Sur tout.

—Comment! sur tout?

—J'entends sur toutes les questions pendantes: parlez de la propriété, du commerce, de l'industrie, des relations sociales, de l'instruction, de la force publique, de la justice, de la religion, des mœurs, de manière à ce que votre nom ne soit pas prononcé sans terreur et devienne un sobriquet de collège comme le grand Trombolina. La main de Georgette est à ce prix.

Gégouniol soupira, compulsa les auteurs, réunis les notions économiques fort embrouillées qu'il avait acquises dans les réunions publiques et composa son livre.

Le photographe en fut médiocrement satisfait; votre matérialisme, dit-il, n'est pas pur et sent son jésuite; vous concluez à peine contre le mariage et ne faites point l'apologie de l'inceste. Ce n'est pas bien de votre part. Il fallait écrire un livre exorbitant dont vous n'eussiez pas pensé un mot ni moi non plus. Bref, vous n'avez pas coupé assez ras la queue de votre chien.

Le livre de Gégouniol réussit pourtant; il était profondément ennuyeux; on ne lut que le titre et la table des matières, et on admira l'auteur.

Enivré de ce succès, Gégouniol devint insolent; il eut une affaire avec la meilleure lame du journalisme. Trop avancé pour reculer, il passa toute la journée à chercher des bottes secrètes et toute la nuit à souffrir d'incroyables tortures. Le matin il se donna du courage d'après sa méthode favorite et se rendit au bois de Vincennes. De sang-froid il était perdu; sa terreur le sauva. A peine le fer engagé, il poussa son épée tout droit et traversa son adversaire de part en part avant que celui-ci ait eu le temps de se reconnaître.

Le grand duelliste fut tout étonné: est-il possible! dit-il, et il mourut.

Célestin fut traduit en cour d'assises et acquitté. Comme on le saluait bas à partir de ce jour! il ne pouvait en revenir...

Croirait-on que l'ingrat eut bientôt assez de sa gloire. Il fut trouver le futur grand-père de ses enfants et lui montra son ventre.

—Voyez, dit-il, comme j'ai maigri.

—Tant mieux, vous n'aurez plus l'air d'un notaire.

—C'est possible, mais j'ai été battu par des sergents de ville, j'ai fait quelques mois de prison; j'ai tué un homme qui chaque nuit vient me raler aux oreilles en roulant des yeux blancs, et je ne puis sortir sans être suivi d'un cortège de curieux dont l'enthousiasme ressemble quelquefois à de l'ironie.

A continuer.